

Témoignages d'éditeurs

En écho à ces articles qui balayent cette décennie sous plusieurs angles, il nous a semblé intéressant de faire entendre le point de vue de six éditeurs « nés » à cette époque et qui ont, chacun à leur façon, renouvelé l'offre de livres pour la jeunesse sur le marché francophone : Francine Bouchet pour La Joie de lire, Michèle Moreau pour Didier Jeunesse, Christine Morault pour les éditions MeMo, Olivier Douzou pour Le Rouergue, Alain Serres pour Rue du Monde et Thierry Magnier.

Francine Bouchet La Joie de lire 1987

nitier, innover, mettre en route, quel menu alléchant, d'autant plus savoureux lorsque les premiers pas deviennent nôtres et que la consistance de ce qui nous attend est encore inconnue. Voilà, il me semble, mon état d'esprit en ce printemps 1987.

Depuis 1981, j'étais ancrée à Genève dans la librairie pour la jeunesse La Joie de lire (fondée en 1937) que j'avais acquise après quelques années d'enseignement et un peu de vagabondage en psychologie jungienne. La librairie m'a beaucoup apporté. Elle fut l'occasion d'un retour à des lectures d'autrefois et à de nombreuses découvertes que j'ai pu partager avec mes enfants alors petits. Je me délectais des albums de L'École des loisirs, l'éditeur qui a donné à connaître tous les grands des années 1960/1970 : Maurice Sendak, Arnold Lobel, Leo Lionni, Tomi Ungerer, James Stevenson, etc., tous artistes publiés hors de France, mais pêchés pour le marché francophone par la main heureuse d'Arthur Hubschmid.

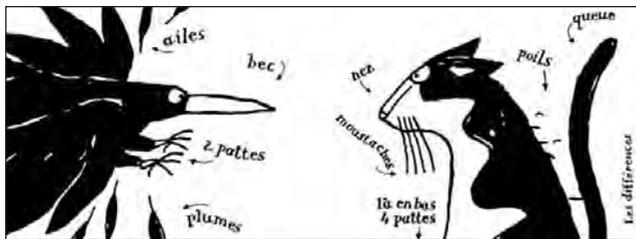
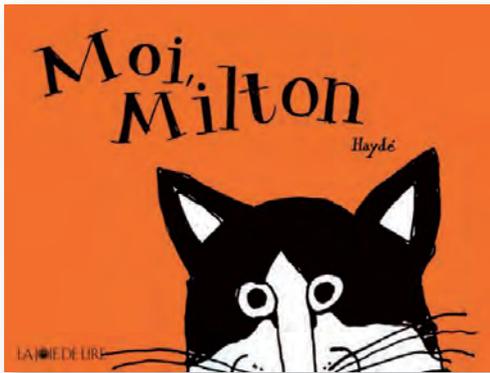
J'appris en ce temps de libraire à me confronter aux pratiques et aux exigences économiques. Le rapport à l'argent dans ce contexte commercial

d'échange m'a révélé une facette de la société que je ne connaissais pas.

Mais, bien vite, la mission fut au centre : donner le meilleur aux enfants, afin qu'ils commencent leur voyage de lecteur dans le plaisir et la liberté. Les attentes des parents ont également coloré mon apprentissage empirique.

Face à toutes ces parutions, ces nouveautés au flot incessant, encore raisonnable à l'époque, vint un jour le désir audacieux et naïf peut-être, de faire les livres autrement. La déferlante Gallimard/Kindersley ne faisait que commencer. L'éditeur adulte avait flairé le bon créneau, celui de la jeunesse. Séduisants, irréprochables, ces ouvrages me paraissaient cependant répétitifs et un peu racoleurs. Les jeunes lecteurs les lisaient-ils vraiment ? J'avais envie d'autre chose.

Par goût, je choisis Le Corbusier et me mis à réfléchir à la manière de transmettre un contenu conceptuel dans une forme simple. Ma rencontre avec Michèle Cohen, alors directrice de collection chez un éditeur parisien, et l'illustrateur Michel Raby fut décisive.



↖ ↗

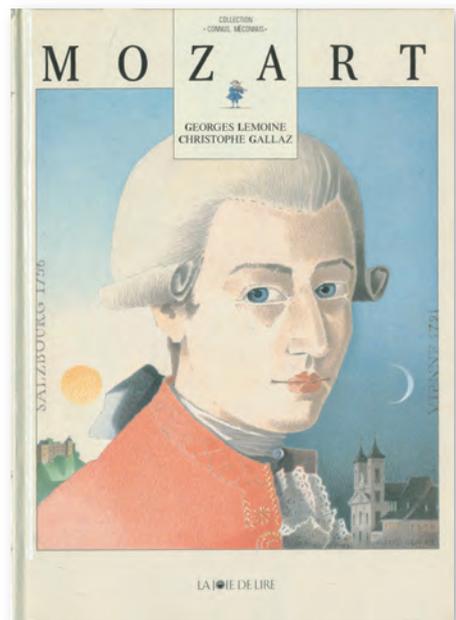
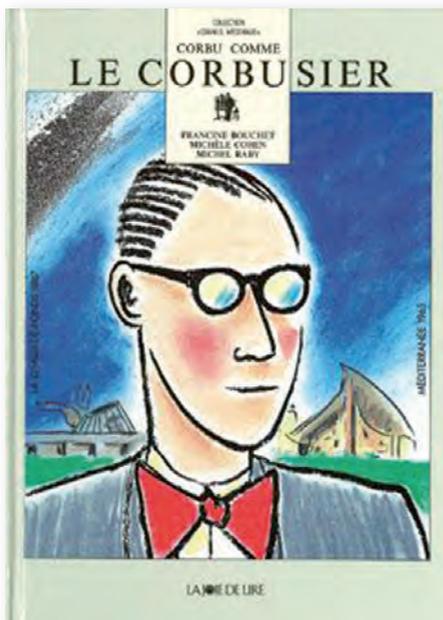
Haydé: *Moi, Milton* et *Milton et le corbeau*, La Joie de lire, 1997 et 1998.

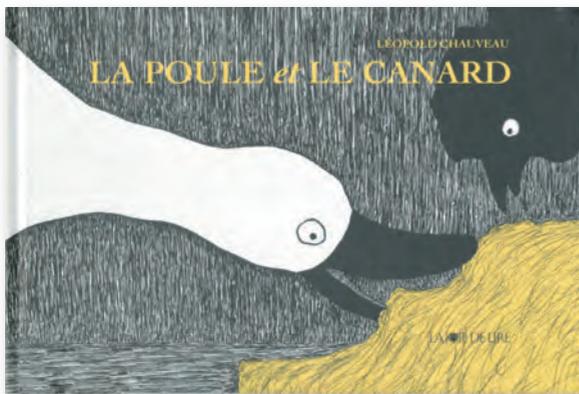
↘

Francine Bouchet
et Michèle Cohen: *Corbu comme*
Le Corbusier, ill. Michel Raby,
La Joie de lire, 1987.

↓

Christophe Gallaz: *Mozart*,
ill. Georges Lemoine, La Joie de lire,
1998.





← ↑

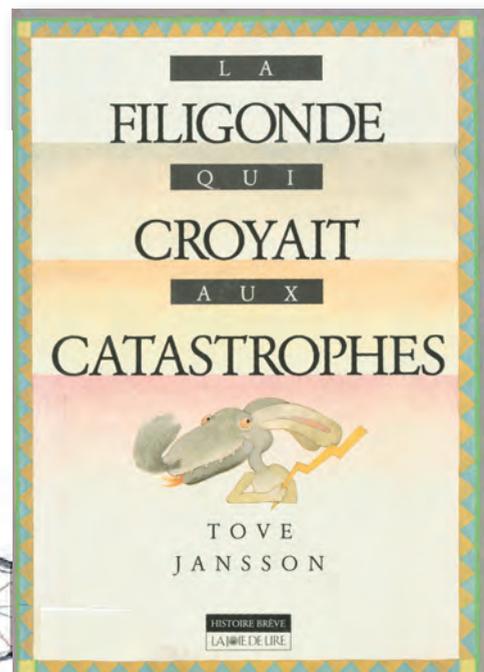
Léopold Chauveau : *La Poule et le canard*, La Joie de lire, 1998 (Léopold Chauveau).

↙

La vache Marta d'Albertine in *Marta et la Bicyclette*.

↓

Tove Jansson : *La Filigonde qui croyait aux catastrophes*, La Joie de lire, 1991 (Histoires brèves).



Ensemble, nous avons élaboré ce petit documentaire, somme toute très simple, qui fut la première pierre de l'édifice. Tout était dit par l'image, le texte ne soulignant que quelques évidences. Le livre, encore disponible, a été traduit dans d'autres langues et reste pour moi emblématique de mon travail. Il parut au printemps et fut présenté au premier Salon du livre de Genève en mai 1987. Je garde l'image d'un de mes enfants portant discrètement mais sûrement le livre contre sa poitrine, se promenant ainsi dans les allées, exposant l'«œuvre» de sa maman au regard de ceux qui voulaient bien la remarquer ! Je me dois d'ailleurs de remercier mes enfants dans cette aventure car j'ai partagé beaucoup de réflexions avec eux au cours de nos lectures communes. Travailler dans un domaine qui les concernait a sans doute allégé la culpabilité d'être une mère trop souvent indisponible...

Mais *Corbu* en cachait un autre, plus ambitieux sans doute : *Mozart*. Il a vu le jour l'année suivante et fut le premier de la collection « Connus, méconnus ». J'ai confié le texte à Christophe Gallaz et l'illustration à Georges Lemoine. L'histoire racontée à la première personne et portée par les images du talentueux illustrateur posait sans doute les vrais jalons de ma nouvelle route.

Le livre documentaire m'a toujours intéressée. Le défi du genre est d'éviter le livre scolaire dissimulé. Cette amorce de collection était de ce point de vue une réussite, je crois. Les encouragements de George Peterson, fondateur de l'édition américaine Creative Company, ont eu une importance que je ne mesurai pas alors. *Mozart* fut acheté par cet éditeur pour le marché anglophone. Cette vente rendait ma démarche d'éditrice crédible.

Au début, je travaillais dans l'arrière-boutique de la librairie (sans fenêtre!), puis chez moi, au sous-sol. Ce n'est qu'en 1994 que j'ai trouvé un bureau au centre-ville que je partageais avec deux autres éditeurs.

Les toutes premières années, les livres étaient stockés dans divers dépôts, dont mon garage. Je les transférais avec ma voiture. Mon dos en garde quelques souvenirs !

La Joie de lire fut vite remarquée, même avec très peu de titres ! Beatriz Robilliard, ma première collaboratrice, m'a ouvert alors les chemins de

France, grâce aux bibliothécaires et à leur enthousiasme militant. Les libraires ont emboîté le pas. Je garde des souvenirs très vivants de rencontres organisées par des médiateurs convaincus qui m'invitaient à transmettre ma passion pour ces quelques livres parus.

C'est Haydé qui signa notre premier album ; *Milton*, chat emblématique de La Joie de lire. Il fut suivi de la vache Marta, d'Albertine et Germano Zullo. La rencontre de ces artistes m'a apporté un bonheur dont je leur suis très reconnaissante. Leur spontanéité, leur talent, leur générosité m'ont fait évoluer dans un climat de créativité très vivant. Ils sont toujours à mes côtés aujourd'hui.

La littérature habite ma vie depuis longtemps. Je savais qu'elle aurait sa place dans ce nouveau travail. Nous avons commencé par des histoires classiques dans la collection « Histoires brèves ». Tove Jansson, Saki, Balzac, Carson McCullers ont honoré notre catalogue. Mais une voie autre fut tracée peu à peu dans les « Récits », avec Azouz Begag et *La Force du berger*, les reprises de Rodari et de nombreux auteurs que nous avons grand plaisir à traduire. Mon amie Anne Salem-Marin fut la bonne fée de cette voie. Les collections plus récentes « Rétroviseur », « Hibouk » et « En-crage » sont la suite de cette aventure.

Et puis il y a le quotidien, assuré par les travailleurs de l'ombre, comme ma première assistante Carina Diez Solari qui a toujours cru à la pertinence de notre travail, même si le vent était parfois contraire.

La beauté de ce métier est dans les mains de ceux qui construisent le catalogue avec leur talent, mais surtout leur capacité à se dépasser. Tous n'y parviennent pas, par notre faute peut-être, car c'est à l'éditeur parfois de les guider. Il lui appartient de repérer les perles, même naissantes, de faire confiance à ceux qui ont soif d'innover, loin des modes, mais au plus près de ce qu'ils ont à dire profondément.

C'est au carrefour de plusieurs fantaisies, de plusieurs volontés que se tisse ce métier d'équilibriste.

Si c'était à refaire ? Je remettrais mes pas dans les traces, avançant un peu plus vite peut-être, et chercherais d'emblée un mariage harmonieux avec la toile. ●

Michèle Moreau

Didier Jeunesse 1990

Didier Jeunesse et les années 1990

↓
Catalogue 1999 des éditions
Didier Jeunesse.
© Image de Martine Bourre pour
Le Loup et la mésange.



Début des années 1990, l'aventure de Didier Jeunesse vient tout juste de commencer. « Les Petits Lascars », ces recueils de comptines traditionnelles réunies par des pédagogues pour servir de trame à l'apprentissage du français, ont fait leur apparition en librairie (1988), côté rayon jeunesse et y rencontrent un gros succès.

Le responsable de l'équipe de diffusion de Hatier, Gérard Pérotin, revient alors vers moi et m'incite à poursuivre. Me voici donc à pied d'œuvre en train d'apprendre sur le tas mon métier d'éditrice jeunesse. S'ensuivirent des années d'apprentissage et d'expérimentation avant de trouver la cohérence, la ligne éditoriale de Didier Jeunesse, à la fin des années 1990... Quelle chance j'ai eue qu'on m'ait confié ce dossier ! Et que j'ai pris tant de plaisir à le monter pour qu'il tienne la route sur la plan financier, éducatif et grand public ! D'emblée, sans doute, avec les comptines, j'avais trouvé mon terrain de jeu éditorial...

Pas à pas, j'ai suivi mon petit bonhomme de chemin, en creusant le terreau des comptines et des langues étrangères, au travers de la collection « Les Petits cousins », dès 1992, et sans crainte des produits mixtes, complexes, qui ne trouvent pas toujours leur place en librairie. Présente sur une niche, un créneau très spécifique qui m'était ô combien familier et qui m'a nourrie depuis l'enfance en poésie et en musique, j'ai pu expérimenter. Ma chance a été de pouvoir mêler images, textes et musique dès mes premières publications et de ne pas avoir subi de pression trop forte en termes de production.

J'explorais, j'étais avide de découvrir tout ce qui se passait dans le milieu. Et il s'en passait des choses ! Les revues spécialisées – *La Revue des livres pour enfants* m'a servi de bréviaire... – les Salons – celui de Montreuil, évidemment, sous tente à l'époque, avec ses débats, ses expositions et « Figures du

futur» où je notais fiévreusement des noms d'illustrateurs comme Éric Battut, mais aussi la Foire de Bologne et avec la file d'attente des illustrateurs, devant notre table... Je rêvais, avec Odile Josselin, qui m'avait rejointe (elle était à mi-temps, comme moi, sur cette mission jeunesse), de dénicher des perles rares, de jeunes auteurs - illustrateurs, pas encore publiés... J'étais impressionnée en librairie par la qualité, la diversité, la stature des uns et les audaces des autres... Je découvrais aussi avec bonheur l'investissement passionné, militant de beaucoup de prescripteurs et d'amateurs du livre jeunesse. Cet élan d'éducation populaire, nouveau pour moi, m'a beaucoup touchée. L'un de mes plus beaux souvenirs est sans doute ma première rencontre avec des bibliothécaires, des éducatrices de jeunes enfants et des animateurs à Mantes-la-Jolie. Ma première intervention en public aussi, avec, sur la table, une dizaine d'albums de la collection « Pirouette » !

Cette collection a marqué un véritable tournant dans notre production. Charlotte Mollet, qui s'était heurtée à de nombreux refus auparavant, nous a proposé *Une Souris verte*, publiée en 1993 et Prix Sorcières en 1994, et de nouveaux horizons se sont ouverts pour moi : c'était une proposition audacieuse, explorant tour à tour le collage, la peinture, les feutres... Des comptines traditionnelles, certes, mais revisitées en usant de techniques variées, au service d'un imaginaire débridé, bien loin des stéréotypes et de l'esthétique de l'édition scolaire ! Martine Bourre a été à son tour séduite par cette nouvelle proposition.

C'était des albums qui faisaient la part belle à la typographie. Didier Gonord, le graphiste avec lequel nous travaillions à l'époque, ami d'Odile Josselin, était lui aussi doué de cette belle liberté de ton et d'une créativité aussi impressionnante qu'imprévisible. Je me demande d'ailleurs si ce n'est pas le regard des graphistes qui m'a fait le plus évoluer dans mon métier à mes débuts. Bien sûr, nous admirions le travail d'Olivier Douzou dans ce domaine, mais sans vouloir aller aussi loin dans les recherches formelles, affaire de prosodie, de phrasé sans doute.

Je me souviens que, commercialement, les choses se déroulaient plutôt facilement. Notre diffuseur faisait son travail, les libraires nous soutenaient... Les livres se vendaient plutôt bien, voire très bien. Les mises en place pouvaient s'élever à 5000-6000 exemplaires sans que l'éditeur investisse un sou en promotion, si ce n'est sous forme de petits catalogues, les premiers tirages allaient jusqu'à 8000-9000 exemplaires et nous permettaient d'amortir nos frais de création. Des ouvrages qu'aujourd'hui on ne tirerait qu'à 3000 exemplaires...

Ma direction me laissait carte blanche, certes, mais dans un environnement très contraignant. Au sein de cette maison scolaire, il n'était pas coutume d'investir dans la photogravure, dans des reliures ou des papiers trop sophistiqués. Le choix des formats était très réduit, également. Hors de question enfin de concurrencer Hatier Jeunesse, dirigé par Coline Faure-Poirée et qui défendait de très belles productions, dont les premiers albums de Solotareff, ou d'Alain Le Saux. Le mot d'ordre : il fallait rester proche des enseignants ! Un pari difficile pour moi qui me refusais à faire du parascolaire ou de l'éducatif. Mon expérience d'éditrice scolaire - je le suis restée jusque dans les années 2001-2002 - m'a permis tout de même d'explorer certaines pistes qui ne manquaient pas d'audace, mêlant les genres et les talents : j'ai ainsi fait travailler des débutants ou presque comme Dupuy Berbérien, Lewis Trondheim, Éric Battut, Stéphane Girel, Clothilde Perrin, j'ai tenté des mariages insolites, par exemple entre un doyen des Inspecteurs généraux, Jean Zehnacker, et les dessins irrévérencieux d'un Pef, tout disposé à faire changer le regard sur la langue allemande...

Ces contraintes, somme toute, ont été fertiles : ainsi, j'ai dû développer mon goût pour l'image avant de me laisser aller à ma pente naturelle vers les textes, ainsi, j'ai appris à choisir la correction de photogravure précise et pertinente, celle qui change le regard, le contraste, celle qui met en valeur, sans possibilité de retour. Aujourd'hui, l'évolution des techniques nous permet d'enchaîner les corrections beaucoup plus facilement, et à moindre coût.

De nouvelles collections sont nées : telle « Buissonnière », avec ses fictions documentaires autour de la nature, de Geneviève Petit et Joëlle Boucher – pour les premiers volumes – et avec de jolis succès comme *La Septième Noix*, en 1991... Mais je ne me suis jamais sentie très à l'aise avec les documentaires, c'est donc une piste que j'ai laissée de côté assez vite. La collection « Hurluberlu » était également un terrain d'expérimentation, autour de projets de jeunes auteurs-illustrateurs (Andrée Priment, Fabrice Turrier, Anne-Isabelle Le Touzé, etc.), puis la série des « Céline », les premiers livres-CD au tout petit format carré...

C'était le milieu des années 1990, et j'avais commencé à sentir une réelle effervescence dans le milieu de l'illustration, nous recevions beaucoup de books de jeunes illustrateurs talentueux qui sortaient des écoles. Je passais du temps à les rencontrer, à leur proposer des projets, en particulier autour de la collection « Pirouette » où toutes les approches étaient permises, tant graphiques que techniques. Nous avions d'ailleurs en commun avec les éditeurs du Rouergue de nombreux illustrateurs et auteurs : Isabelle Chatellard, Christian Voltz, Charlotte Mollet...

Ces rencontres m'ont poussée à m'interroger sur le cadre du catalogue qui était en train de naître, à sortir des comptines, mais pas trop vite ! Le conte me paraissait encore un territoire interdit et j'ai refusé *Le Petit Chaperon rouge* d'Éric Battut alors que je venais de publier ses premiers albums ! L'humour caustique et absurde d'un Frédéric Kessler (*Robert dit que*, 1999) ou la poésie sans paroles d'un Roberto Prual Réavis (*Une idée de chien*, 1997) ont été le fruit d'une soudaine prise de conscience : pourquoi laisser partir ailleurs ce qui me faisait vibrer, ce que je désirais publier ?

Le conte n'est arrivé qu'en 1998 avec la collection « À petits petons » et ses trois premiers volumes. Le déclic s'est fait à la suite d'une première invitation au siège de l'association A.C.C.E.S., puis d'une rencontre avec Véronique Soulé. Je suis venue, à sa demande, dans les locaux de *Livres au trésor* faire la connaissance de Céline Murcier, une bibliothécaire qui travaillait avec elle et qui regrettait le manque de publications autour du conte pour les tout-petits. Nous avons décidé de lui confier la direction littéraire de cette collection ainsi que le soin d'aller chercher des conteurs qui sauraient poser par écrit les histoires qu'ils racontaient aux petits. Des textes travaillés comme de la dentelle ! J'ai alors compris beaucoup de choses sur les mots qui sonnent en bouche. Pour la direction artistique il suffisait de conserver la liberté de ton de « Pirouette » ! Le même format, les mêmes illustrateurs – Martine Bourre, Christian Voltz, Andrée Prigent – pour commencer, la même diversité des techniques... Martine Bourre s'est immédiatement sentie en terre familière et elle a osé pour son premier titre dans la collection, *Le Loup et la mésange*, renverser le format et présenter son récit à la verticale. Nous étions bluffés par ses matériaux, le ventre de ce loup chargé de circuits informatiques... Muriel Bloch, que j'avais appelée, a eu d'abord une réaction légèrement mitigée devant les caisses en bois dans lesquelles reposaient les loups... dans un premier temps.

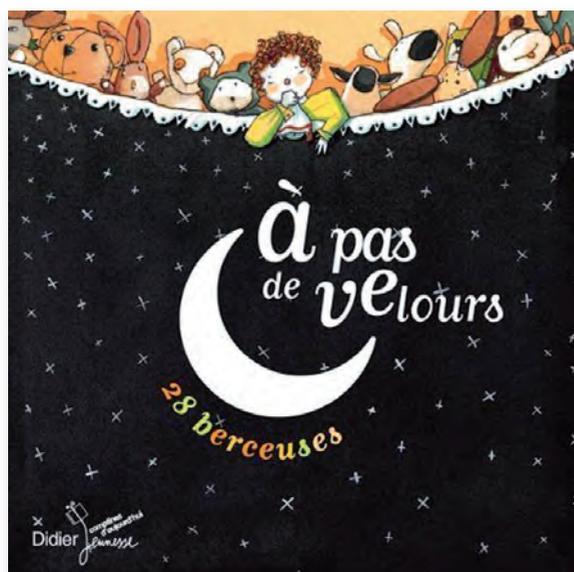
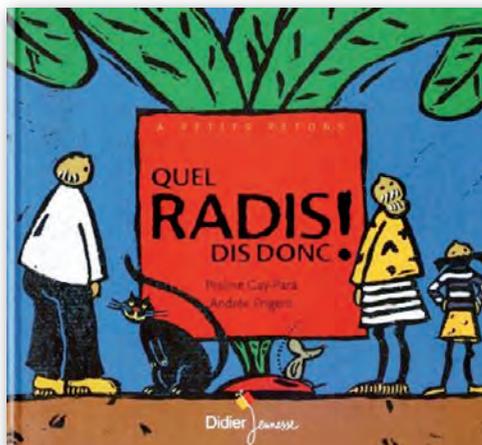
À la fin des années 1990, j'ai pu enfin jouer avec les supports, les formats...

C'est en musique que cela a été le plus déterminant : nous sommes passés, en douceur, pour éviter de faire cohabiter des doubles références, des volumineux coffrets-cassettes aux élégants livres-CD. C'était en 1999, la publication de notre premier grand format avec la lune en découpe : *À pas de velours*, un recueil de berceuses, réunies et mises en musique par Yves Prual, illustré par Isabelle Chatellard et Stéphane Girel. C'était surtout le début d'une grande collection... Et d'une nouvelle aventure... ●



↑
Charlotte Mollet : *Une Souris verte*,
Didier Jeunesse, 1993 (Pirouette).

→
Praline Gay-Para, ill. Andrée
Prigent : *Quel radis dis donc !*, Didier
Jeunesse, 1998 (À petits petons).



←
À pas de velours, ill. Isabelle
Chatellard et Stéphane Girel,
Didier Jeunesse, 2001 (Comptines
d'aujourd'hui).

Christine Morault

Éditions MeMo 1993

Vingt ans, Cent comptines et 10 000 boules...

En 2013, MeMo a vingt ans. Pour dire ce que furent ces débuts en fin de compte très récents, les deux éditeurs que nous sommes devenus, par goût autant que par hasard, Yves Mestrallet et moi, aimerions vous raconter l'histoire d'un livre, le second, *Cent comptines* de Pierre Roy. Cette histoire de livre dit assez bien ce qu'ont été les suivants et à quel entrelacs de rencontres, de péripéties et de satisfactions les livres doivent souvent leur existence.

Le premier livre était né en 1993 de la rencontre d'une technique, l'impression sur presse typographique et d'un désir, celui d'éditer des images et pour commencer celles, lourdement chargées d'histoire, de motifs de tissus imprimés destinés à la traite négrière au XVIII^e siècle, conservés au Château de Nantes. L'accueil fait à ce livre et le fait qu'il soit également commandé par des libraires de musées contemporains nous avait éclairés sur l'écart tenu entre ces images et nos vies d'aujourd'hui.

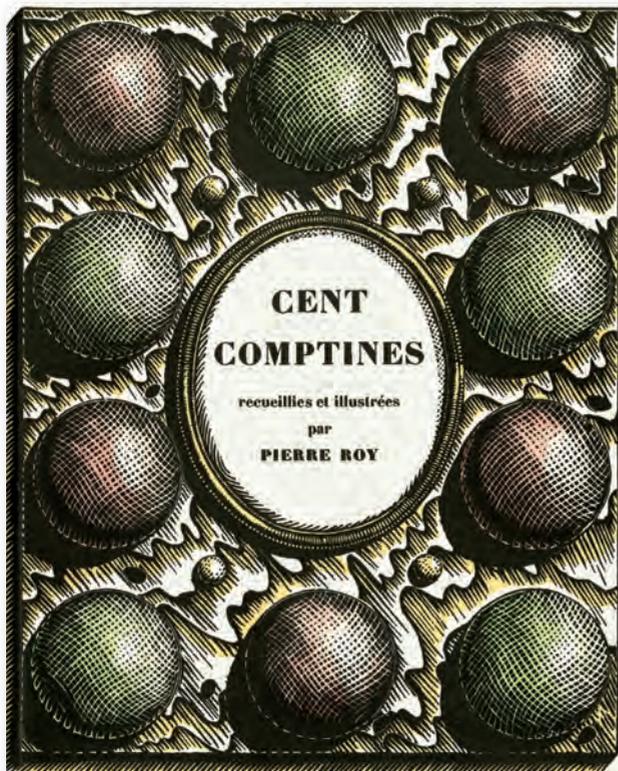
Et, comme le dit notre ami Anand, l'éditeur indien de *Bhimayana*, nous avons été dès lors embarqués sur une monture dont nous n'avons pas été en mesure de descendre.

Notre compagnonnage avec des musées pour éditer, à notre compte, les ouvrages moins connus d'artistes qu'ils exposaient nous a fait rencontrer bien d'autres images les années suivantes, inventer des livres jamais parus, comme *Macaronis et autres contes*, projeté par Révizov et Kandinsky, ou *l'Île Lincoln*, dessin original par Jules Verne de la carte de *L'Île mystérieuse*, accompagné d'un passage du livre. Nous avons aussi cédé à notre fascination pour les plans et édité des dépliants et des cartes

imprimées en grand format et en typographie. Nous avons joint à des gouaches chinoises du XIX^e un beau texte demandé à Lisa Bresner imprimé au plomb, dans un façonnage complexe, impossible à reproduire à présent. Tout un catalogue en zig-zag mais dont les constantes étaient l'existence d'un fonds d'images et leur reproduction au plus près de leur matérialité première, accompagnée de textes courts, écrits par ceux qui en connaissaient l'histoire et savaient la partager.

Mais, avant tout cela, le second livre survint en 1994, au détour de la programmation d'une exposition sur le surréalisme à Nantes, ville de Jacques Vaché. Claude Cosneau, conservateur au Musée des Beaux-arts, nous avait fait découvrir les *Cent comptines* de Pierre Roy, peintre et collecteur pionnier de ces formes littéraires jugées mineures à l'époque. Il les avait accompagnées de bois gravés, rehaussés au pochoir. André Peignot en avait composé l'élégant lettrage et l'ouvrage était paru en 1926 chez Henri Jonquières. L'exemplaire du Musée était si abîmé que les ateliers de la Bibliothèque Municipale l'ouvrirent complètement pour que nous le scanions à plat, puis le restaurèrent. Nous entrions dans le monde des ateliers, ces lieux où le livre passe de l'idée à l'objet.

Nous avions pourtant l'impression d'être deux garnements à l'essai : le maître imprimeur, récemment disparu, Pierre Pasco qui fut notre premier guide, Daniel Vrignaud, de l'imprimerie Saint-Aignan et sa presse Heidelberg dont le chuintement rythmé nous semblait la plus magique des musiques, Robert Colombeau de l'École des métiers de l'imprimerie, qui éclata de rire lorsque nous nous proposâmes de simplement suivre les conseils



← ↓
Cent comptines, recueillies et
 illustrées par Pierre Roy, éditions
 MeMo, 1994

**Amstramgram
 Piképikékomégram
 Bourébouératatam
 Mis Tram Gram**

**Barbençon
 Mon mignon
 Le crispin
 Sur le pain
 Le bouvreuil
 Sur le seuil**

**Une poule sur un mur
 Qui pigoche du pain dur
 Pigochi
 Pigocha
 Lève la queue et puis
 T'en va**



**J'ai vu dans la lune
 Trois petits lapins
 Qui mangeaient des prunes
 Comme des petits coquins.
 La pipe à la bouche, le verre à la main,
 En disant : « Mesdames,
 Versez-nous du vin,
 Tout plein ».**





←
Serge Tretiakov et Alexandre
Rödtschenko : *Animaux à mimer*,
MeMo, 2010 (collection des
Trois Ourses).



→
Anton Tchekhov : *Chataigne*,
ill. Nathalie Parain, MeMo,
2009.

d'une petite brochure qu'il avait mise au point pour enseigner les rudiments et les bonnes pratiques de la mise en pages, ces gens travaillaient bien, pour une petite «industrie fine» dont les jours étaient comptés. Ils étaient encore les héritiers des compagnons, imprimeurs depuis Gutenberg, dans des ateliers disciplinés et fraternels. Ils aimaient profondément leur métier. Sans doute attendris par notre manque de préparation, ils nous donnèrent généreusement les rudiments de la chose imprimée.

C'était les débuts du numérique pour graver les images. Mais nous avons dû, pour imprimer la couverture de *Cent comptines* en deux couleurs, le noir et le jaune, redessiner manuellement les jolies courbes du film du jaune dans l'atelier du graveur. Nous voulions aussi que cette couverture soit, comme l'était la couverture à l'époque, aquarellée en vert et rouge. Nous avons donc, pendant plusieurs mois, aquarellé nous-mêmes en vert et rouge, les dix-mille boules de cette couverture, puisque notre second tirage s'était établi à mille exemplaires. C'est l'une des raisons pour lesquelles j'ai toujours repoussé avec véhémence les suggestions nombreuses de réédition...

Ce livre est devenu, sans que nous l'ayons prévu, notre premier ouvrage pour la jeunesse. Des bibliothécaires, des érudits de la culture populaire, le connaissaient, mais son prix élevé en avait fait une rareté inabordable. Son intérêt historique a fait le reste. Le soutien des professionnels et la demande pour d'autres parutions nous ont donné envie de continuer l'aventure. C'est avec eux que nous nous sommes formés. Je suis souvent admirative du savoir des étudiants actuels qui apprennent le métier d'éditeur. Il y a seulement vingt ans, la majorité de nos confrères avaient appris, eux aussi, leur métier sur le tas, comme on dit.

D'autres éditeurs jeunesse, d'abord enseignants ou pédagogues, viennent de l'enfant et vont vers les images. Yves avait une formation d'architecte et n'avait encore rien construit et moi, j'avais suivi un cursus artistique interrompu par les utopies des années 1960. Nous devions tout apprendre et comprendre. Nous venions des images et devions aller vers l'enfant. Mais nous voulions faire de ce handicap une force, en proposant aux

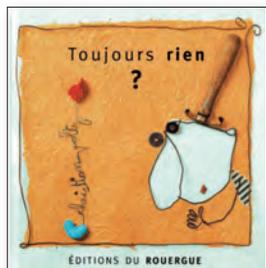
plus jeunes un bel objet, lentement conçu et réalisé avec soin, en gardant pour les images des artistes du livre de jeunesse contemporain la même exigence que celle que nous avons eue pour les images du passé.

Nous aimons croire à la modernité sans âge des images et à leur pouvoir d'évocation, et aussi que la qualité de facture et l'innovation graphique s'imposent à l'œil du petit comme du grand. Cette confiance en l'image nous a poussés à privilégier avant tout l'auteur-artiste, celui qui crée à deux mains, faisant progresser son récit au fur et à mesure que naît la forme.

Nous n'avons pas cessé depuis les *Cent comptines*, à un rythme bien lent tout d'abord puis, vingt ans après, avec une trentaine de parutions annuelles, d'éditer des livres pour les plus jeunes. Nous imprimons en offset dorénavant, presque toutes les presses qui ont imprimé nos premiers livres ont été transformées en outils de découpe, mais nous continuons à vouloir donner à ces ouvrages la même qualité artisanale, le même soin patient. Nous photogravons nous-mêmes pendant des centaines d'heures les images de livres d'autrefois, nous les séparons couleur par couleur et les réimprimons en ton direct pour les rééditions et la collection des Trois Ources. Les livres contemporains sont imprimés après des essais sur machine, certains tons directs sont imprimés plusieurs fois pour en rendre la couleur plus intense. Pourquoi tout ça ? Parce que MeMo rêve que tous ces livres, de toutes époques, donnent à leur lecteur le plaisir de l'objet qui est aussi un chemin vers l'art et vers la littérature. Et que nous continuons à croire à ce beau projet humain qu'est l'atelier du livre. ●

Olivier Douzou

Rouergue 1993



Je me souviens d'avoir fait un livre unique sur un format carré, *Jojo la mache* que j'ai présenté au Rouergue en 1992

Je me souviens avec précision que je ne connaissais rien à la littérature jeunesse

Je me souviens qu'au début 1993, on m'a demandé d'écrire à la main le © de *Jojo la mache*

Je me souviens de mes Rötring et des feuilles Pantone

Je me souviens du premier Salon du livre de Paris en mars 1993, j'avais un œil rouge vif, je découvrais mon allergie à l'aspirine

Je me souviens qu'en novembre 1993 à Montreuil l'espace du Rouergue se limitait à une table et une chaise

Je me souviens qu'un éditeur était passé et avait déposé sa carte sur ma table, sans me dire un mot

Je me souviens avoir fait un album sur un cyclope quand on m'invitait à faire un autre livre sur un animal « parce que les animaux, ça marche »

Je me souviens avoir fait un troisième titre sur un ascenseur alors qu'on me disait que les figures de la mythologie marchaient aussi

Je me souviens que l'ascenseur a finalement marché

Je me souviens que l'on demandait pourquoi les livres du Rouergue étaient carrés

Je me souviens qu'en six mois je suis devenu auteur puis éditeur

Je me souviens de la première vitrine, à la Hune, Boulevard Saint-Germain

Je me souviens d'une interview d'une heure en direct sur France Culture où je n'ai fait que répondre « oui » ou « non »

Je me souviens mal d'une rencontre autour des livres à Vierzon

Je me souviens que les livres étaient imprimés à quelques kilomètres de Rodez

Je me souviens que ces albums étaient jugés « graphiques »

Je me souviens qu'à la foire de Bologne, ils étaient « too much sophisticated »

Je me souviens d'un effet boule de neige, d'une suite de rencontres

Je me souviens que Patrice Wolf m'a présenté Frédérique Bertrand

Je me souviens que Frédérique Bertrand m'a présenté à son tour Jochen Gerner, comme Lynda Corraza m'a présenté Anouk Ricard ou José Parrondo

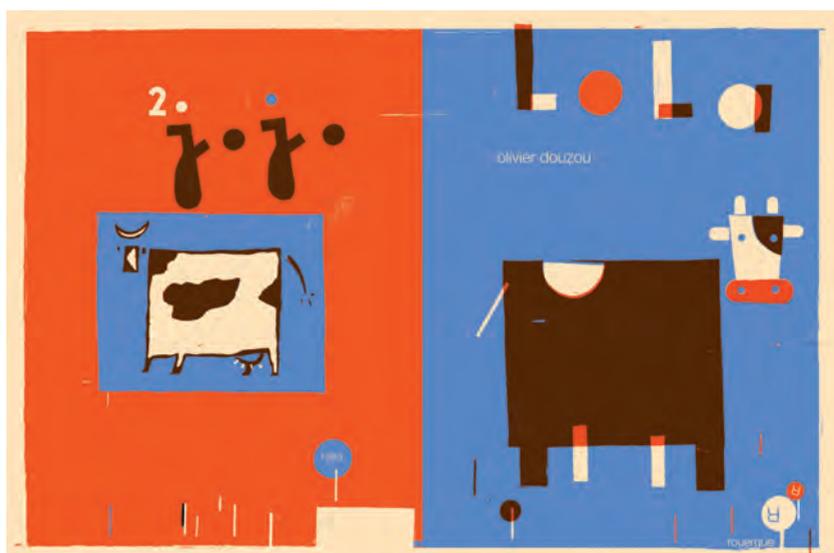
Je me souviens que pour la plupart ces auteurs/illustrateurs avaient moins de 25 ans et qu'ils faisaient au Rouergue leur premier album

Je me souviens d'une évolution très simple qui dessinait petit à petit une ligne éditoriale inexplicable en forme de tangente

Je me souviens du premier roman de Gueraud arrivé au Rouergue, le premier album avec des images et sans illustrations



←
Jojo la mache à La Hune
1994.

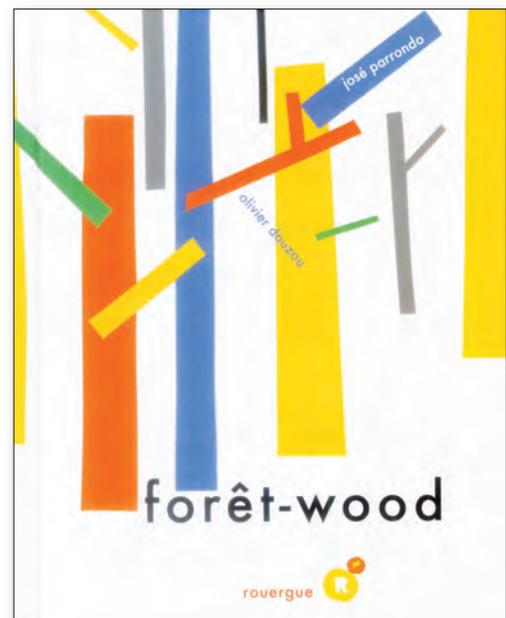


→
Lola
la petite fille de Jojo la mache
album et application numérique à
paraître à l'automne 2013



<http://foretwood.tumblr.com/post/45420870987/le-rouergue-jeunesse-fete-ses-20-ans>

←
« A chaque grand événement l'homme a toujours planté un arbre. Arbre de fécondité, d'indépendance, de festivité, de naissance, de liberté. Alors, pour fêter les vingt ans du Rouergue jeunesse, la maison d'éditions vous propose vous aussi de planter vos arbres et de cultiver votre imaginaire»



→
Forêt-wood d'Olivier Douzou et José Parrondo pour les 20 ans du Rouergue.

Je me souviens que beaucoup d'auteurs que je visitais avaient des jouets
Je me souviens que les livres du Rouergue « étaient destinés aux adultes »
Je me souviens des premiers « scans » faits chez l'imprimeur, des images transportées sur des « syquest » qui montaient ensuite péniblement sur les écrans

Je me souviens des albums du Seuil Jeunesse

Je me souviens aussi de Michel Navratil, ce vieux monsieur qui avait été meilleur que le Titanic

Je me souviens des « petits mondes » publiés au Rouergue

Je me souviens de la collection « from ze world to le Rouergue » qui n'aurait plus de sens aujourd'hui

Je me souviens que mes bureaux à Paris étaient les cafés

Je me souviens que la majorité des auteurs étaient à Paris

Je me souviens qu'un journaliste « national » était descendu de Paris pour voir le « Rouergue » à Rodez

Je me souviens qu'il s'était endormi juste après m'avoir posé sa première question

Je me souviens avoir répondu à cette question dès son réveil

Je me souviens que je ne passais au Rouergue que l'après-midi, 5 rue Cusset à Rodez à 500m de mon atelier.

Je me souviens des dessins qui se déroulaient de mon fax thermique

Je me souviens des rencontres de Bastia qui ont une histoire parallèle à celle du Rouergue

Je me souviens aussi de « L'Association », l'aînée d'un an

Je me souviens de *Va faire un tour* de Kitty Crowther, des albums de Paul Cox ou Benoît Jacques, de *La Chaussette jaune* d'Hélène Riff ; ces livres qui donnaient envie de faire des livres

Je me souviens de *Toujours rien* de Christian Voltz, arrivé par courrier quasiment bouclé

Je me souviens aussi d'avoir admiré le travail de Natali Fortier dans une galerie du 19^e

Je me souviens avoir été surpris de recevoir ensuite un courrier dans lequel Natali Fortier se présentait

Je me souviens que tout était neuf. ●



Alain Serres

Mes 17 premiers pas sur la Rue du monde 1996

1. L'école des Primevères, 1978.

J'ai dû quitter le pays basque pour les Yvelines, mais je savoure ma chance de pouvoir enseigner en maternelle. La chance de ces enfants du Val Fourré à Mantes-la-Jolie, c'est leur petite école, même mal fleurie. Ils y apprennent à se fabriquer des ailes de liberté pour, un jour peut-être, voler plus haut que les tours de leur cité. Sébastien a un bec de lièvre. Il parle étrangement, alors Arsène demande si c'est à cause d'un lecteur de mini-K7 qu'il aurait avalé. Warda ajoute qu'elle a bu un café au lait ce midi, avec deux tartines ; c'est peu. Tout cela donne envie de s'exprimer, de tenter d'écrire aux enfants, d'autant plus que les repères bougent allègrement du côté du livre jeunesse.

2• Le centre de loisirs de Longwy, 1982.

Mon premier livre, *Pain, Beurre et chocolat*, vient tout juste de sortir aux éditions La Farandole. Il propose un décompte fantaisiste de tous ceux qui fabriquent le goûter d'une fillette. C'est l'époque où l'on commence à organiser des animations d'auteur. Un enfant du centre de loisirs de Longwy m'interroge : « C'est comme ça qu'on fait le chocolat ? Et les livres alors ? ». Je n'en sais strictement rien !

3• Des caisses de livres jeunesse

Je sors à peine d'une enfance où les livres étaient rares, et me voilà déjà en train de faire le maître d'école, et l'auteur ! Ces enfants sont presque des petits frères et sœurs pour moi. J'achète beaucoup de livres jeunesse pour prendre, avec eux, comme une revanche alphabétique. Sendak, Harlin Quist, Ungerer, Bruel... Le ministère de l'éducation ne m'en rembourse aucun ! Je manifeste : « Des crédits pour l'école, pas pour les monopoles ! ».

4• Portrait en souris, 1983

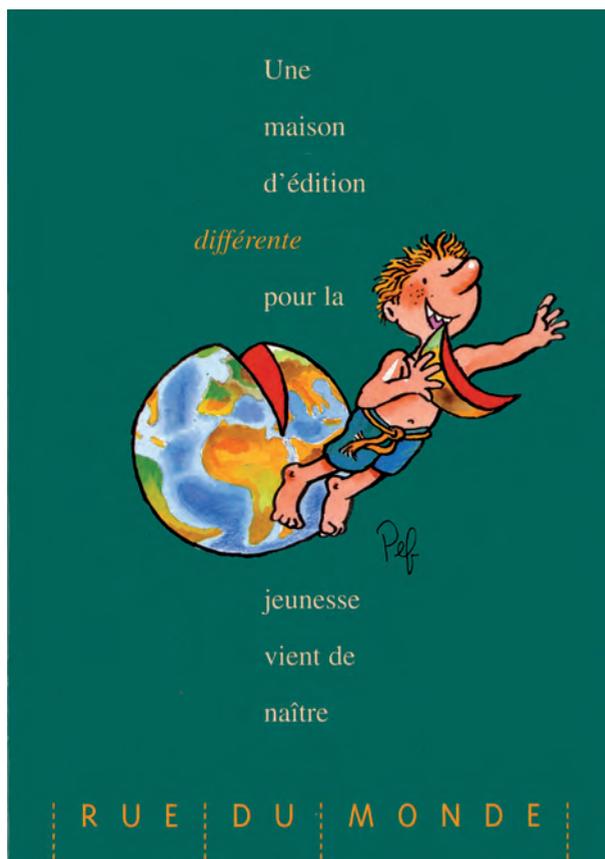
Je lis et j'écris aussi. J'écris *Du commerce de la souris* qui raconte comment des rongeurs se libèrent des griffes d'un fromager en apprenant à lire les étiquettes du camembert et du gouda... N'ai-je pas moi-même découvert le pouvoir des mots au rayon Saint-John-Perse et Neruda du CDI de mon lycée ? Pierre Marchand décide de l'éditer chez Gallimard Jeunesse. Claude Lapointe m'y croque en costume de souris dévoreuse de livres.

5• La planète livre, 1982-1996

50 livres dans une dizaine de maisons, des poèmes chez Cheyne, des chansons, des dessins animés, des ateliers d'écriture, ici avec des pâtes alphabet, là avec un sac de graines pour perroquet... des centaines de militants associatifs rencontrés, de pédagogues qui s'interrogent, et des milliers d'enfants qui, tous et chacun, méritent d'évidence le meilleur. Durant quatorze années, chacun de ces bonheurs en appelle un nouveau. Comme une école de la créativité.

6 • Germination

Les malheurs arrivent vite aussi : les éditions La Farandole disparaissent, avec quatorze de mes titres. D'autres maisons d'édition boîtent dans ces années 1990. Très lentement, une petite graine en pâte à papier germe dans ma tête, totalement irréaliste mais têtue. Une maison d'édition dont je n'ai jamais rêvé auparavant. Et si, face à l'affaiblissement du paysage éditorial, un pôle créatif était malgré tout possible ? Une petite maison qui puiserait sa force et ses moyens dans son identité, sa raison d'être.



↙ ↘
Plaquettes publicitaires réalisées
à partir d'illustrations de Pef
et de Zaü.



7 • Une impulsion de trois années

Je ressens le besoin de parler aux enfants de leurs droits sans démagogie, leur dire la haine du racisme mais sans discours, leur murmurer qu'apprendre à reproduire le monde à l'identique comme on les y encourage trop souvent n'est pas digne de l'histoire des humains. Le besoin de leur parler de tous ces ailleurs que j'ai la chance de découvrir en Amérique du Sud, en Afrique ou en Asie... leur parler des mots République et Résistance, c'est-à-dire d'Histoire bien sûr, mais aussi de Butor ou de Michaux qui résistent, eux, à d'invisibles dictateurs qui ne seront jamais jugés à La Haye... Leur apprendre à lire activement entre les lignes de leur propre imaginaire... Il faut se laisser emporter parfois comme un adolescent ! Mais je réfléchis quand même durant trois ans...

8 • Le prénom du bébé

Sur une page de carnet à petits carreaux, la liste s'allonge : Square des enfants, Cité des livres, Place du grain de sel, peut-être ? Ou bien Rue des oiseaux...

9 • Le vaste bureau de Pierre Marchand, juin 1996.

Il est 21 heures. Je suis son « dernier rendez-vous ». Il est le seul et unique conseil que j'attends avant de démarrer. Ce grand bonhomme de l'édition allait sûrement me calmer « Fromager, c'est aussi un beau métier ! ». Il m'a dit : « J'ai bien lu ton dossier. Vas-y, tu vas être éditeur. Et je t'envie ! ». On sourit de sa boutade ; diriger une grande maison éloignait-il donc tellement du plaisir de créer ? « La mienne serait une toute petite Rue du monde ! » ; « Pas mal ».

10 • La facture du frigo, juillet 1996

Je la regarde longuement, l'observe. Elle me glace. Pour faire une maison d'édition, il faut savoir faire une facture ! Avec tous ces chiffres, même les minuscules tout en bas... Il faut aussi savoir fabriquer cet objet complexe qu'on nomme un livre. Par chance, j'ai pu en coordonner plusieurs lors d'ateliers d'écriture. Cela me paraît bien plus facile que de faire une facture.

11 • Le déclic, octobre 1996

J'ai beau compter et recompter. Je dispose seulement de quoi imprimer un minuscule document de présentation et régler un tiers d'un seul livre. J'imagine donc la formule d'un abonnement aux quatre premiers titres qui sortiront dans l'année. Un peu plus de 1 000 aventuriers répondent et nous offrent cette chance : faire naître une maison d'édition. Ils sont pour l'essentiel des bibliothécaires audacieux prenant le risque d'acheter des livres qui n'existent pas encore ! Le service public qui a pour mission de gérer les documentaires sur les mammouths est donc aussi peuplé de colibris ?

12 • Premier pavé de la Rue, novembre 1996

Je souhaite repenser et refaire *Le Grand livre des droits de l'enfant*, disparu avec *La Farandole*. Comme pour poser une boussole avant de construire, tout autour, un bateau-livre. Pef relève le défi du délai pour les images, mais l'imprimeur m'appelle, paniqué : nous avons fait une erreur de débutant ! Le tirage est en péril. Le texte noir du livre a été maquetté en quadrichromie ! Caler au centième de millimètre cyan, magenta, jaune et noir dans chaque point de chaque i est une folie. Le Salon de Montreuil débute dans deux jours. À Saint-Germain-du-Puy (Cher), les conducteurs offset s'arrachent les cheveux toute une nuit.

13 • Premier Salon

300 exemplaires du premier livre arrivent le mardi soir à l'hôtel Franklin à Montreuil où je loge. Il est presque parfait ! Le lendemain, Rue du monde s'étale sur un stand de 1 mètre de long ; pour un seul ouvrage de 19 cm, c'est déjà bien. Premiers acheteurs, premier débat avec le président de l'Unicef. Tous les livres sont vendus. Benjamin Franklin avait eu la bonne idée d'être apprenti-imprimeur, éditeur et inventeur du paratonnerre...

14 • Premières librairies

Les librairies Sorcières nous accompagnent pour les quatre premiers titres. Elles sont les seules à les proposer au public. Un an après, Harmonia mundi accepte de nous diffuser, sinon comment continuer ? Des piles de livres font pousser des arbres de papier dans toute ma maison : les chambres, les couloirs et le salon... un véritable Salon du livre !

15 • Les étranges couleurs de la création

Le second livre est *La Cour couleurs*, une anthologie de poèmes contre le racisme. Zaü s'y colle, dubitatif. Dans son atelier, un soir, on décide de ne rien garder de ses dessins définitifs pour ne conserver que les esquisses. On agrandit, on zoome, le sol est jonché de photocopies. Les couleurs traverseront les visages pour dire la transparence des êtres. Depuis ce livre, nous n'avons cessé de travailler ainsi, de nous remettre en question, de chercher librement, avec Zaü, mais aussi avec la plupart des illustrateurs de Rue du monde. Éditer n'est pas imprimer.

16 • Début d'équipe, 1998

Il faut prendre un local, à deux tours de pédale de la maison. Et puis Sophie Jouanen est embauchée. Elle n'a pas tout à fait fini ses études. Je lui demande si elle sait faire une facture. « Non ! ». C'est bon signe. Au fil des années, l'équipe s'étoffera. Nous sommes sept aujourd'hui à Rue du monde. Les enfants non plus ne peuvent pas rester toujours petits.

17 • Partager, préciser, se surprendre...

Pour que la Rue avance, il faut en parcourir des kilomètres ! Participer à des débats, des formations, des animations. Il faut expliquer pour éviter l'enfermement sous le label « citoyen engagé » vite accolé, rappeler que l'engagement en littérature a souvent donné le pire et montrer tous les autres engagements de la maison : culturel, pédagogique, poétique. L'enfance aussi, et tenter de partager une vision de l'enfant créatif qui a en mains, et ses crayons, et les clefs du monde... Mais dire aussi que citoyen, nous le sommes : Travailler moins pour lire plus, contre le prêt payant, avec l'ABF, avec le Secours populaire ou, récemment, aux côtés du « Printemps des poètes » menacé par les ciseaux du budget.

Mais plutôt que de parler, ne vaut-il pas mieux faire ? Des livres, par exemple ! Débordants de ces étonnements qui, dix-sept années après, donnent toujours envie de chercher. Éditer n'est pas répéter. ●



Thierry Magnier

Éditions Thierry Magnier 1997

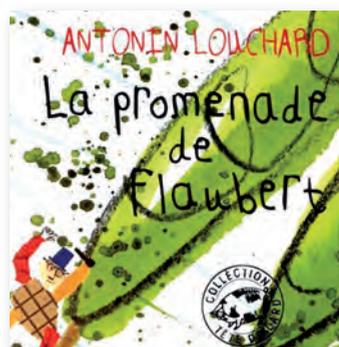
Je me souviens quand j'ai quitté Gallimard à la mi-juillet 1997, je me souviens que, depuis, les feux d'artifice fêtent cet événement – ou pas ! – je me souviens que, la même année, chez Gallimard j'ai sorti mon premier album, *Solange et l'ange*, je me souviens que Solange a traversé l'Atlantique pour devenir *Isabel and the Angel*, je me souviens que j'avais créé la revue *Lire et savoir* chez Gallimard dont le premier numéro était consacré à la violence des jeunes, toujours d'actualité, je me souviens que mes deux premières marraines, Jeanne Benameur et Élisabeth Brami, y avaient participé, je me souviens que, depuis, jamais nous nous sommes quittés, je me souviens de m'être dit qu'il était temps d'avoir ma propre maison d'édition, je me souviens des amis auteurs et illustrateurs autour de moi, je me souviens de les avoir entendus me dire que je pourrai « faire l'éditeur », je me souviens qu'ils étaient – et sont encore – les parrains et les marraines de ma maison, je me souviens d'Antonin Louchard qui voulait créer une collection Riton le Raton – Riton le petit ours brun « destroy » –, je me souviens que c'était une fausse bonne idée, je me souviens d'avoir pensé que Petit ours brun n'aurait pas apprécié, je me souviens aussi que la collection « Tête de lard » était une bien meilleure idée – ça fait d'ailleurs quinze ans qu'Antonin la dirige ! –, je me souviens que cette collection ne plaisait pas à tous et surtout pas aux parents – c'est peut-être pour ça que Louchard a des cheveux blancs et que moi je n'en ai plus ! – je me souviens que Georg Hallensleben m'a dessiné un ange en train de lire, qui est resté mon ange gardien et mon logo, je me souviens de m'être dit qu'un ange n'a pas de sexe ni d'âge, comme nos lecteurs, je me souviens d'avoir pris un rendez-vous chez un banquier qui me disait que c'était un métier à risques, je me souviens l'avoir entendu me dire plus tard que certains de mes livres étaient rentables alors que d'autres l'étaient beaucoup moins, et qu'il valait mieux choisir d'éditer des livres rentables – les banquiers ont toujours de bonnes idées ! – je me souviens que, pour être éditeur, il faut risquer, je me souviens qu'un livre est un beau risque, je me souviens qu'il est risqué aussi pour l'auteur ou pour le lecteur, je me souviens qu'il fallait que je bâtisse un catalogue, je me souviens qu'un fonds fait la valeur d'une maison d'édition,

→
Thierry Magnier, ill. Georg
Hallensleben : *Solange et l'ange*,
Gallimard Jeunesse, 1997.



EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

↑
Georg Hallensleben : logo des
Éditions Thierry Magnier.



↑
Antonin Louchard : *La Promenade
de Flaubert*, Éditions Thierry
Magnier, 1998 (Tête de lard).

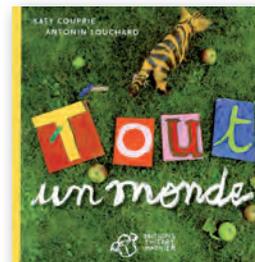
←
Antonin Louchard : *C'est la p'tite
bête...*, Éditions Thierry Magnier,
1998 (Tête de lard).



↑
Jean-Philippe Arrou-Vignod : *Léo des villes, Léo des champs*, Éditions Thierry Magnier, 1998 (Aller-Simple). Réédité en 2003 dans la collection « Roman ».

je me souviens de nos premiers bureaux avec un seul téléphone pour tous,
 je me souviens des premières piles de manuscrits arrivés par la poste,
 je me souviens que ces piles me donnaient le tournis et, parfois, m'empê-
 chaient de dormir,
 je me souviens que ça me paraissait trop pour un seul lecteur,
 je me souviens que tout n'était pas bon,
 je me souviens des premiers services de presse expédiés avec des timbres
 collés à la langue,
 je me souviens du goût de la colle,
 je me souviens de Bernard Coutas, directeur d'Harmonia Mundi qui m' a
 aidé à m'installer et à me diffuser,
 je me souviens de mes treize premiers livres sortis un treize avril,
 je me souviens de la sortie du film *Titanic* que je n'aimais pas et que je n'ai
 d'ailleurs jamais vu,
 je me souviens de la dissolution de l'Assemblée nationale,
 je me souviens que c'était une bonne idée,
 je me souviens que le ministère de la Culture avait décidé de remettre le livre
 à sa place,
 je me souviens de la disparition de Barbara et d'un des premiers ouvrages
 avec des textes d'elle, en soutien à Sidaction,
 je me souviens de la Coupe du monde remportée par la France et de l'euphorie
 dans notre pays,
 je me souviens que tout semblait possible,
 je me souviens d'une Dolly clonée, de Barak Obama élu sénateur de l'Illinois,
 je me souviens de tous mes déplacements dans les bibliothèques à travers
 la France,
 je me souviens qu'il fallait de l'énergie,
 je me souviens de toutes ces rencontres avec les bibliothécaires,
 je me souviens de nos échanges riches en émotions,
 je me souviens de Solange, Katia, Sylvie, Colette, Marie-Christine, Martine
 et Françoise et de toutes les autres qui savaient si bien m'accueillir,
 je me souviens de ces tables rondes autour de discussions carrées et sérieuses,
 je me souviens qu'on défendait les mêmes valeurs,
 je me souviens de notre amour du partage des lectures,
 je me souviens des enseignants me disant « continuez à nous proposer et à
 nous faire découvrir vos coups de cœur »,
 je me souviens des libraires complices et de mes premières vitrines dans
 leurs magasins,
 je me souviens d'une tempête en 1999, juste avant l'annonce du bug de l'an-
 née 2000 – qu'on attend toujours ! –
 je me souviens de mon premier Salon de Francfort,
 je me souviens d'avoir entendu dire qu'il est difficile de vendre des droits
 quand on commence,
 je me souviens, deux heures après le début de ce Salon, d'avoir vendu un
 titre de Jean-Philippe Arrou-Vignod,
 je me souviens de m'être vanté de l'avoir vendu à Verlag,
 je me souviens des rires et sourires moqueurs,

je me souviens n'avoir jamais appris à lire l'allemand mais que Verlag veut dire maison d'édition,
je me souviens aussi de ma fierté,
je me souviens de mon premier grand livre, *Tout un monde* de Katy Couprie et Antonin Louchard, qui reste un grand livre aujourd'hui,
je me souviens qu'un nouvel éditeur est forcément à la mode mais que la mode ne dure jamais,
je me souviens des factures difficiles à payer,
je me souviens qu'il ne faut jamais faire un livre de trop,
je me souviens que chaque livre est une responsabilité,
je me souviens de mon premier Salon du livre de Montreuil sur un très petit stand, avec seulement quelques livres mais beaucoup de visiteurs, entre le stand de Christian Bruel, Être, et le stand d'Harlin Quist qui était revenu,
je me souviens de m'être senti bien entre ces deux-là, comme une famille,
je me souviens de la mort d'Harlin en mars 2000, de la profession endeuillée,
je me souviens que l'un de ceux qui m'ont formé, Pierre Marchand, a disparu en avril 2002,
je me souviens que le livre pour la jeunesse reste bien vivant,
je me souviens que je résiste, même si, parfois, les critiques sont dures,
je me souviens de tous ceux qui me disaient qu'il ne faut pas parler de tout aux enfants,
je me souviens que j'ai toujours aimé leur parler comme je l'entendais et de tout, et que j'avais raison,
je me souviens d'un attentat en 2001,
je me souviens du plat du jour à 7,50 francs pris le jour de mon premier contrat, une blanquette de veau à l'ancienne,
je me souviens que c'était l'une des meilleures jamais mangée,
je me souviens des premiers prix remportés par nos livres,
je me souviens que j'aimais en prendre l'habitude,
je me souviens d'une canicule en 2003,
je me souviens d'un tsunami en 2004,
je me souviens que nos livres ne sont jamais des catastrophes mais qu'au contraire ils sont là pour les éviter,
je me souviens d'avoir dit « si je tiens au moins trois ans j'aurais fait ce que j'avais envie de faire »,
je me souviens d'avoir continué et je me souviens que ce métier n'est que complicité avec les auteurs et les lecteurs.
Je me souviens que j'aime me souvenir encore et encore... ●



↑
Antonin Louchard et Katy Couprie:
Tout un monde: le monde en vrac,
Éditions Thierry Magnier 1999.
Voir aussi p.100.